

28 et 29 février 1944 – Martyre de l'enfant Castulus

Le 28 février

Vision de Maria Valtorta

Mon guide intérieur me dit:

« Donne à ces contemplations que tu vas avoir et que je vais te dire le nom d' " Evangiles de la Foi" car elles vous viennent, pour toi et pour les autres, dans le but d'illustrer la puissance de la foi et de ses fruits, et vous confirmer dans la foi en Dieu.»

Le 29 février

Visions des premiers martyrs à la prison mamertine.

Je vois une grande pièce sombre. Par " grande pièce" je veux désigner un vaste espace en pierre. Mais c'est une cave dans laquelle la lumière pénètre à peine par deux soupiraux au niveau du sol qui servent aussi à l'aération. C'est d'ailleurs très insuffisant, étant donné la foule de personnes qui s'y trouve et l'humidité qui suinte des murs faits de blocs presque carrés joints par du mortier, mais sans aucun enduit. Le sol est en terre battue.

Je sais qu'il s'agit de la prison Tullianum. C'est mon guide qui me le dit. Par la même source, je sais aussi que cette foule entassée dans un espace aussi réduit est formée de chrétiens emprisonnés à cause leur foi et en attente d'être martyrisés. C'est une époque de persécutions, plus précisément l'une des premières, car j'entends parler de Pierre et de Paul Or je sais que ceux-ci furent tués sous Néron.

Vous ne pouvez imaginer avec quelle netteté de détails je "vois" cette prison et ceux qui y sont rassemblés. Je pourrais vous indiquer l'âge de chacun, sa physionomie et ses vêtements. Mais je n'en finirais plus. Je me borne par conséquent à vous parler des choses, des points et des personnages qui me frappent le plus.

Il y a des gens de tout âge et condition sociale. Depuis les vieillards que l'on pourrait, par pitié, laisser s'éteindre de mort naturelle, jusqu'aux

enfants de quelques années à peine qu'il serait juste de laisser à leurs jeux innocents, libres et joyeux, mais qui dépérissent dans la pénombre insalubre de cette prison comme de pauvres fleurs qui ne verront jamais plus les fleurs de la terre.

Il y a les riches aux vêtements soignés et les pauvres en vêtements modestes. De même, la prononciation et le style de la langue diffèrent selon que c'est la bouche instruite des seigneurs qui s'exprime, ou celle des gens populaires. Mêlés au latin de Rome, on entend également des mots et des prononciations étrangères, de Grecs, d'Ibères, de Thraces, etc. Toutefois, si les façons de s'habiller ou de s'exprimer diffèrent, tous ont le même esprit animé par la charité. Ils s'aiment sans distinction de race et de richesse. Ils s'aiment et essaient de se venir en aide mutuellement.

Les plus forts cèdent aux plus faibles leur place plus sèche et plus commode — pour autant que l'on puisse qualifier de commodes les quelques blocs de pierre dispersés çà et là pour servir de siège ou d'oreiller. Ils les couvrent de leurs vêtements et restent sans rien d'autre qu'une tunique pour préserver leur pudeur, car ils utilisent leurs toges et leurs manteaux en guise de matelas, d'oreiller ou de couverture pour les malades qui grelottent de froid, ou pour les blessés qui ont déjà subi des tortures. Ceux d'entre eux qui sont en meilleure santé aident les plus malades soit en leur donnant à boire avec amour un peu d'eau versée d'une jarre dans un pauvre récipient, soit en y imprégnant des morceaux de toile arrachés à leurs vêtements pour servir de bandages sur les membres lacérés ou déchirés, ou encore sur les fronts brûlants de fièvre

De temps en temps, ils chantent. Un chant doux qui est sûrement un psaume — ou plusieurs psaumes —, car ils alternent. Je n'entends pas le beau chant qui accompagnait la mise au tombeau d'Agnès. Ce sont des psaumes. Je les reconnais.

L'un d'eux commence de cette façon: «J'aime, car le Seigneur écoute la voix de ma prière. »

Un autre dit: « Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche dès l'aurore, mon âme a soif de toi, après toi languit ma chair, terre sèche, altérée, sans eau...»

Un enfant gémit dans l'obscurité. Le chant s'interrompt.

«Qui pleure? », demande-t-on.

«C'est Castulus », est-il répondu. « La fièvre et la brûlure ne lui laissent pas de répit. Il a soif et ne peut plus boire parce que l'eau irrite ses lèvres brûlées par le feu.

— Il y a ici une mère qui ne peut plus allaiter son bébé », dit une imposante matrone à l'aspect distingué. «Que l'on m'apporte Castulus. Le lait brûle moins que l'eau.

— [Faites passer] Castulus à Plautina », ordonne-t-on.

Quelqu'un s'avance. Si j'en juge par ses vêtements, je pense qu'il du nom des vêtements romains, mais il me semble que cette doit être soit le serviteur d'une famille chrétienne qui partage le sort de ses maîtres, soit un travailleur du peuple. Il est trapu, brun, robuste, il a les cheveux presque rasés et porte un vêtement foncé, court et serré à la taille par une ceinture. Il porte avec précaution dans ses bras, comme sur un brancard, un pauvre enfant d'environ huit ans. Bien que ses vêtements soient pleins de terre et de taches, ils sont riches, en laine blanche et fine, et ornés au cou, aux manches et en bas d'une riche broderie grecque. Ses sandales elles-mêmes sont élégantes et belles.

Plautina s'assied sur une pierre qu'un vieillard lui cède. Elle est, elle aussi, entièrement vêtue de laine blanche. Je ne me souviens pas exactement longue robe s'appelle une chlamyde et le manteau une palla. Toutefois je ne garantis pas l'exactitude de ma mémoire. Je sais que celle de Plautina est très belle et ample; elle l'enveloppe avec grâce et fait d'elle une superbe statue vivante.

Elle s'assied sur la pierre adossée à la muraille. Je vois distinctement les grosses pierres qui la surplombent et sur lesquelles elle se détache dans son vêtement blanc, le visage légèrement olivâtre, avec de grands yeux noirs et des tresses de jais.

« Donne-le-moi, Restitutus, et que Dieu t'en récompense », dit elle au porteur compatissant du petit martyr. Elle écarte un peu les genoux pour accueillir l'enfant comme sur un lit.

Lorsque Restitutus le pose, je vois un massacre qui me fait frémir d'horreur. Le visage du pauvre enfant est tout brûlé.

Peut-être a-t-il été beau. Maintenant, il est monstrueux. Il ne lui reste plus que de rares cheveux derrière la tête; devant, la peau est à nu et dévorée par le feu. Il n'a plus ni front ni joues, ni nez comme nous les concevons, mais une tuméfaction rouge vif, que la flamme a rendue rose comme sous l'effet d'un acide. A la place des yeux, deux plaies dont coulent de rares larmes qui doivent être une torture sur ses chairs brûlées. A la place des lèvres, une autre plaie horrible à voir. On dirait qu'ils n'ont tenu que son visage au-dessus de la flamme, car la brûlure cesse sous le menton.

Plautina entrouvre sa tunique et, tout en parlant avec amour comme une vraie mère, elle presse son sein rond gonflé de lait et en fait couler une goutte de lait entre les lèvres de l'enfant qui ne peut plus sourire, mais lui caresse la main pour montrer son soulagement. Ensuite, après l'avoir désaltéré, elle fait tomber encore un peu de lait sur le pauvre visage pour le soigner de ce baume. C'est le sang d'une mère devenu nourriture, c'est l'amour d'une femme qui n'a plus d'enfant pour un enfant qui n'a plus de mère.

Ce dernier ne gémit plus. Désaltéré, la douleur apaisée par le baume, bercé par la femme, il s'assoupit en haletant.

Par sa pose et son expression, Plautina ressemble à une mère des douleurs. Elle regarde le pauvre petit et, à travers lui, elle voit sûrement son ou ses enfants; des larmes lui coulent sur les joues et elle rejette sa tête en arrière pour éviter qu'elles ne tombent sur les plaies du petit.

Le chant reprend: « J'espérais Yahvé d'un grand espoir, il s'est penché vers moi, il écouta mon cri...»

« Yahvé est mon berger, rien ne me manque, sur des près d'herbe fraîche il me parque. Vers les eaux du repos il me mène.»

« Fabius est mort », dit une voix au fond de la cave. « Prions.» Tous récitent alors le Notre-Père et une autre prière qui commence ainsi: « Loué soit le Très haut qui a pitié de ses serviteurs et ouvre son Royaume à notre indignité sans rien demander d'autre à notre faiblesse que de la patience

et de la bonne volonté. Loué soit le Christ qui a subi la torture pour ceux que sa miséricorde pouvait savoir être trop faibles pour l’endurer, et n’a rien exigé d’eux excepté l’amour et la foi. Loué soit l’Esprit qui a donné ses feux pour le martyre de ceux qui ne sont pas appelés à la consommation du martyre et les rend saints de sa propre sainteté. Ainsi soit-il» (Maranatha); (je ne sais si je l’écris correctement).

«Heureux Fabius !, s’exclame un vieillard, il voit déjà le Christ!

— Nous le verrons nous aussi, Félix, et nous irons à lui avec la double couronne de la foi et du martyre. Nous serons comme nés à nouveau, sans ombre de tache, car les péchés de notre vie passée seront lavés dans notre sang avant d’être lavés dans le Sang de l’Agneau. Nous avons beaucoup péché, nous qui avons été païens pendant de longues années, et c’est une grande grâce que le jubilé du martyre vienne nous renouveler et nous rendre dignes du Royaume.

— Paix à vous, mes frères », tonne une voix qu’il me semble aussitôt avoir déjà entendue.

« Paul, Paul! Bénis-nous!»

Un grand mouvement se produit dans la foule. Seule Plautina reste immobile avec son pitoyable fardeau sur la poitrine.

« Paix à vous », répète l’Apôtre. Il s’avance au milieu de la salle. «Me voici, accompagné de Diomède et de Valente, pour vous porter la Vie.»

Beaucoup demandent: « Et le pape?

— Il vous adresse son salut et sa bénédiction. Pour l’instant, il est vivant et en sécurité dans les catacombes. Les fossoyeurs font bonne garde. Il serait bien venu, mais Alexandre et Caius Julius nous ont avisés qu’il est trop connu des gardiens. Rufus et les autres chrétiens ne sont pas toujours de garde. C’est pourquoi je viens, moi qui suis moins connu et citoyen romain. Mes frères, quelles nouvelles me donnez-vous?

— Fabius est mort.

— Castulus a subi le premier martyre.

— Sixta vient d'être menée à la torture.

— Ils ont conduit Lin avec Urbain et les enfants de ce dernier au Mamertin ou au Cirque, nous l'ignorons.

— Prions pour eux, qu'ils soient vivants ou morts. Que le Christ donne à tous sa paix.»

Les bras en croix, Paul prie au milieu de la cave. Il est petit, pas très attirant, mais impressionnant. Comme s'il était lui aussi un serviteur, il porte un vêtement court et sombre, ainsi qu'un petit manteau à capuche qu'il a rejetée en arrière pour prier. A ses côtés se trouvent les deux hommes qu'il a nommés, vêtus comme lui mais beaucoup plus jeunes. A la fin de la prière, Paul s'enquiert: « Où est Castulus?

— Sur la poitrine de Plautina, là au fond.»

Paul fend la foule et s'approche du groupe. Il se penche et examine. Il bénit. Il bénit l'enfant et la femme. On dirait que celui-ci a été réveillé par les exclamations saluant l'Apôtre, car il lève sa petite main pour essayer de toucher Paul. Ce dernier la prend alors entre les siennes et dit:

« Castulus, m'entends-tu?

— Oui », dit le petit en remuant ses lèvres avec peine.

« Sois fort, Castulus. Jésus est avec toi.

— Oh! Pourquoi ne me l'avez-vous pas donné? Maintenant, je n'en peux plus! » Une larme tombe et irrite ses plaies.

« — Ne pleure pas, Castulus. Peux-tu avaler une simple miette? Oui? Dans ce cas, je vais te donner le Corps du Seigneur. Ensuite j'irai dire à ta maman que Castulus est une fleur du ciel. Que dois-je dire à ta maman?

— Que je suis heureux. Que j'ai trouvé une mère, qui me donne son lait. Je n'ai plus mal aux yeux (ce n'est pas mentir que de le dire, n'est-ce pas, pour consoler maman ?)

Et que je "vois" le paradis, ma place et la sienne mieux que si mes yeux étaient encore vivants. Dis-lui que le feu ne fait pas mal quand les anges sont avec nous, et qu'elle ne doit pas avoir peur. Ni pour elle, ni pour moi. Le Sauveur nous donnera la force.

— Brave Castulus ! Je rapporterai tes paroles à ta mère. Dieu vient toujours en aide, mes frères. Vous le voyez: c'est un enfant. Il a l'âge auquel on ne sait pas supporter la douleur d'un petit bobo. Mais vous le voyez et vous l'entendez: il est en paix. Il est prêt à tout endurer, après avoir déjà tellement subi, pourvu qu'il aille auprès de celui qu'il aime et qui l'aime, car c'est l'un de ceux que Jésus aimait tant: un enfant, qui plus est un héros de la foi. Que l'exemple de ces petits vous encourage, mes frères.

Je reviens de conduire au cimetière Lucina, la fille de Faustus et de Cécile. Elle n'avait pas encore quatorze ans, et vous savez combien elle était aimée des siens et combien sa santé était faible. Elle fut pourtant un géant face aux tyrans. Vous savez que, à leurs yeux, je me fais passer pour un fossoyeur afin d'être en mesure de recueillir le plus grand nombre de corps possible et de les déposer dans une terre sainte. Je vis par conséquent en contact avec les tribunaux et je regarde, ainsi qu'avec les cirques, et j'y observe tout. D'ailleurs, il m'est réconfortant de penser que, lorsque viendra mon heure — fasse Dieu que ce soit bientôt! —, je serai soutenu par lui comme les saints qui nous ont précédés. Lucina fut torturée de mille manières: elle a été battue, suspendue, écartelée, suppliciée avec des tenailles rougies. Elle guérissait chaque fois par l'œuvre de Dieu. Elle résistait aussi à toutes les menaces. La dernière torture, avant le martyre, fut tournée contre son esprit.

Le tyran, voyant qu'elle débordait d'amour pour le Christ et que cette vierge s'était unie au Seigneur notre Dieu, voulut la blesser dans son amour. Il la condamna donc à appartenir à un homme. Un homme, deux, dix s'approchèrent et tous périrent, frappés par la foudre céleste. Alors le tyran, voyant qu'il ne réussissait par aucun moyen à briser et détruire le lys de sa pureté, ordonna qu'elle soit liée et suspendue de façon à rester comme assise, puis descendue brusquement sur un coin pointu qui lui déchira les entrailles. Le barbare croyait lui avoir ainsi arraché sa virginité tant aimée. Mais jamais le lys de sa pureté n'avait fleuri avec autant de beauté que sous ce bain de sang et il se déversa de ses entrailles déchirées pour être recueilli par l'ange de Dieu.

Maintenant, elle est en paix. Courage, mes frères. Hier, je l'avais nourrie du Pain céleste et c'est avec le goût de ce Pain qu'elle est allée à son dernier martyre. Je vais maintenant vous donner à vous aussi de ce Pain, car demain est un jour de fête surnaturelle pour vous. Le Cirque vous attend. Ne craignez rien. Vous verrez les fauves et les serpents sous un aspect céleste, car Dieu accomplira pour vous ce miracle; les griffes des uns et les anneaux des autres vous paraîtront autant de baisers d'amour, leurs rugissements et sifflements des voix célestes, et, comme Castulus, vous verrez le paradis descendre déjà pour vous accueillir dans sa béatitude.»

A l'exception de Plautina, tous les chrétiens sont à genoux et chantent: « Comme languit une biche après les eaux vives, ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu. Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant; quand irai-je et verrai-je la face de Dieu ?... Qu'as-tu, mon âme, à défaillir et à gémir sur moi? Espère en Dieu: à nouveau je lui rendrai grâce... Le jour, Yahvé mande sa grâce et même pendant la nuit, le chant qu'elle m'inspire est une prière à mon Dieu vivant... je lui dirai: "C'est toi ma défense."» « Venez, crions de joie pour Yahvé, acclamons le Rocher de notre salut; approchons de sa face en rendant grâce, au son des musiques acclamons-le. Car c'est un Dieu grand que Yahvé... Entrez, courbons-nous, prosternons-nous, à genoux devant Yahvé qui nous a créés. Car c'est lui notre Dieu, et nous le peuple de son bercail, le troupeau de sa main.»

Pendant qu'ils chantent, des soldats romains sont entrés ainsi que des gardiens de prison qui montent la garde pour éviter que des personnes ennemies n'entrent.

Paul se prépare à célébrer le rite. « Tu seras notre autel », dit-il à Castulus.

« Tu peux tenir le calice sur ta poitrine

—Oui. »

Un linge en lin est étendu sur le petit corps de l'enfant, et l'on y dépose le calice et le pain.

J'assiste alors à la messe des martyrs, célébrée par Paul et servie par les deux prêtres qui l'accompagnent. Toutefois, ce n'est pas la même messe qu'aujourd'hui. (*88) Il me semble qu'il s'y trouve des parties que nous n'avons pas, et qu'il en manque d'autres que nous avons. Il n'y a pas d'épître, par exemple, et, après la bénédiction: «Que le Père, le Fils et l'Esprit Saint vous bénissent », il n'y a rien d'autre. Mais, de l'évangile à la consécration, tout est comme aujourd'hui. L'évangile lu est celui des Béatitudes.

Je vois le linge frémir sur la poitrine de Castulus qui, sur l'ordre de Paul, tient entre ses doigts la base du calice pour éviter qu'il ne tombe. Je vois aussi que, au moment où Paul dit: « Cette consécration du Corps... », un début de sourire passe sur le visage en plaie de l'enfant, puis sa petite tête s'abat brusquement avec un poids de mort qui ne cesse d'augmenter.

Plautina a un léger sursaut, mais elle se domine. Paul poursuit comme s'il n'avait rien remarqué. Mais lorsque, après avoir rompu l'hostie, il veut se pencher sur le petit martyr pour lui donner la communion, à lui en premier, sous la forme d'un minuscule fragment, Plautina dit: « Il est mort.» Paul s'arrête un instant, puis donne à la femme le fragment destiné à l'enfant. celui-ci est resté les doigts serrés autour du pied du calice à son ultime contraction, et on doit les en détacher pour pouvoir prendre le calice et le tendre aux autres.

Une fois la communion distribuée, la messe s'achève. Paul retire ses vêtements sacerdotaux et les range, accompagnés du linge, du calice et de la boîte à hosties, dans un sac qu'il porte sous son manteau. Il dit alors: « Paix au martyr du Christ. Paix à saint Castulus. »

Et tous répondent: « Paix!»

« Je vais maintenant le porter ailleurs. Donnez-moi un manteau pour l'en envelopper. Je le porterai sans attendre le soir. Cette nuit nous viendrons pour Fabius. Mais celui-ci... je le porterai comme un enfant endormi. Endormi dans le Seigneur.»

L'un des soldats donne son manteau rouge; ils y déposent le petit martyr et l'en enveloppent, puis Paul le prend dans son bras gauche comme un père qui transporte ailleurs son fils endormi, la tête penchée sur l'épaule paternelle.

« Frères, que la paix soit avec vous, et souvenez-vous de moi quand vous serez dans le Royaume. » Puis il sort en les bénissant.

Commentaire de Jésus

« Ce n'est pas l'Évangile, mais je veux que ce soit considéré comme l'un des "évangiles de la foi" pour vous qui craignez.

Vous redoutez même les persécutions. Vous n'avez plus la trempe des anciens. C'est vrai. Mais je suis toujours moi-même, mes enfants. Vous ne devez pas penser que je ne pourrais pas vous donner un cœur intrépide à l'heure de l'épreuve. Sans mon aide, personne, même à l'époque, n'aurait pu rester ferme devant de tels supplices. Pourtant, les vieillards comme les enfants, les jeunes filles comme les mères, les époux comme les parents, tous ont su mourir comme s'ils allaient à la fête, en y encourageant les autres. C'était vraiment une fête, une fête éternelle!

Ils mouraient, et leur mort ouvrait une brèche dans la digue du paganisme. Comme l'eau sape sans discontinuer et, lentement mais inexorablement, brise les plus solides ouvrages des hommes, leur sang, jaillissant de milliers de blessures, a désagrégé les murailles païennes; comme autant de rigoles, il s'est répandu au sein des milices de César, dans son palais impérial, dans les cirques et les thermes, parmi les gladiateurs et les bestiaires, chez les employés des bains publics, chez les gens cultivés comme dans le petit peuple, partout. C'était un flot ininterrompu et invincible.

Le sol de Rome est imbibé de ce sang et la ville s'élève sur le sang et les cendres de mes martyrs; je pourrais même dire qu'elle en est cimentée. Les quelques centaines de martyrs que vous connaissez ne sont rien à côté des dizaines de milliers encore ensevelis dans les entrailles de Rome, et des autres dizaines de milliers brûlés sur les bûchers des cirques et devenus cendres dispersées par le vent, ou encore mis en pièces et dévorés par les fauves ou les reptiles puis devenus excréments qui furent balayés et épandus comme engrais.

Cependant, si vous ignorez l'existence de mes héros inconnus, moi je les connais tous, et leur anéantissement total — jusqu'à celui de leur

squelette — fut ce qui a fécondé plus que n'importe quel engrais le sol sauvage du monde païen et l'a rendu à même de porter le Grain céleste.

Actuellement, ce sol du monde chrétien est en train de redevenir païen; c'est du poison qui y germe, et non du pain. Voilà pourquoi vous avez peur. Vous vous êtes trop détachés de Dieu pour posséder en vous la force des anciens.

Les vertus théologiques agonisent là où elles ne sont pas encore mortes. Quant aux cardinales, vous n'en avez même plus souvenir. Sans la charité, il est logique que vous ne puissiez aimer Dieu jusqu'à l'héroïsme. Sans amour pour lui, vous n'espérez pas en lui, vous n'avez pas foi en lui. Sans foi, espérance ni charité, vous ne pouvez pas être forts, prudents, justes. N'étant pas forts, vous n'êtes pas tempérants et, n'étant pas tempérants, vous préférez la chair à l'âme et vous tremblez pour votre chair. Néanmoins, je sais encore faire un miracle. Soyez également certains que, dans toute persécution, c'est par mon aide que les martyrs peuvent le devenir. Les martyrs sont ceux qui m'aiment encore. Ensuite, c'est moi qui porte leur amour à sa perfection et fais d'eux des athlètes de la foi. Je viens au secours de celui qui espère et qui croit. Toujours, et en toute circonstance.

Le petit martyr qui garde les mains serrées sur le calice, même au-delà de la mort, vous enseigne où se trouve la force: dans l'eucharistie. Quand on se nourrit de moi, selon les mots de Paul, l'on ne vit plus pour soi-même mais en lui, Jésus. Or Jésus a su supporter tous les tourments, sans fléchir. Il s'ensuit que celui qui vit de moi sera comme moi: fort.

Ayez foi.

<p>2 mars 1944 - La sagesse des martyrs, c'est la Sagesse de Dieu ; tous ceux qui aiment le Seigneur et font de cet amour le but de leur vie la possèdent.</p>

Jésus dit:

« Mes martyrs ont possédé la Sagesse, et mes confesseurs également. Tous ceux qui m'ont aimé réellement et ont pris cet amour comme but de leur vie l'ont possédée.

Cela n'apparaît pas aux yeux du monde. Au contraire, être juste semble de la faiblesse, quelque chose de dépassé. Comme s'il y avait eu des changements, au cours des siècles, dans les rapports entre Dieu et les fidèles.

Non. Si j'ai atténué la rigueur de la Loi mosaïque et si je vous ai donné des ressources d'une puissance incalculable pour vous aider à mettre la Loi en pratique et à atteindre la perfection, cela ne change pas votre devoir de respect et d'obéissance au Seigneur votre Dieu. S'il est devenu bon au point de se donner lui-même pour vous rendre bons, vous devez l'être encore plus, au lieu de dire: "C'est à lui de penser à nous sauver. Nous, prenons du bon temps." Cela n'est pas de la sagesse: ce n'est que stupidité et blasphème. C'est la sagesse du monde, — autrement dit répréhensible —, et non la sagesse divine.

Mes martyrs furent sages de manière divine. Ils ne se sont pas dit, comme l'impie: "Profitons du temps présent car il ne revient pas, et la mort met un point final à toute joie. Pour cela, faisons de l'abus de pouvoir un droit ; ainsi, en extorquant aux faibles et aux bons ce qu'il n'est pas permis d'extorquer, amassons de quoi nous remplir les poches pour ensuite nous remplir le ventre et assouvir la concupiscence de la chair et de l'esprit. "Ils ne se sont pas dit, comme l'impie: "Etre juste est un sacrifice et cela demande des efforts. En outre, la vue du juste est une réprobation. Débarrassons-nous donc de lui, car sa justice nous rappelle Dieu et nous reproche notre vie bestiale...

Au contraire, mes martyrs ont renversé la théorie du monde et ont voulu uniquement suivre celle de Dieu. C'est pourquoi le monde les a mis à l'épreuve, il les a outragés, torturés, tués dans l'espoir d'ébranler leur vertu. Dans sa sottise, il ignorait que chaque coup asséné pour effriter leur âme était semblable à un marteau qui les faisait pénétrer en moi et moi en eux, en un amour de fusion parfait. C'était au point que, dans les prisons ou les cirques, ils étaient déjà au ciel et me voyaient comme ils me verraient pour l'éternité bienheureuse une fois passé l'instant de la souffrance et de la mort.

Ils n'étaient pas morts, pas détruits, pas torturés, pas désespérés. Le travail de l'enfantement n'est ni mort, ni destruction, ni torture ni désespoir: c'est au contraire une vie qui en engendre une autre, un dédoublement de la chair qui était une et devient deux, une satisfaction, l'espérance d'être

mère et d'obtenir de cette maternité des joies indescriptibles tout au long de sa vie. De la même manière, leur souffrance était pour eux espérance, sécurité, vie qui les rendaient bienheureux.

Le monde ne pouvait comprendre ces saints insensés dont la folie était d'aimer Dieu le plus parfaitement possible pour une créature: ils se rendaient volontairement stériles puisque leurs seules noces étaient avec moi dans ma divinité, ils devenaient des eunuques qui, par amour spirituel, amputaient leur sensualité humaine et vivaient chastes comme des anges. Le monde ne pouvait comprendre ces fous sublimes, bien conscients des douceurs du lit de noces et d'une descendance, qui savaient cependant y renoncer et voler vers les tortures après s'être volontairement déchiré le cœur par l'abandon de leurs enfants et de leur époux, par amour de moi, leur amour.

Or le monde a été sauvé par eux. Si vous êtes devenus les bêtes sauvages que vous êtes après de tels exemples et un tel bain de sang purificateur, que seriez-vous devenus — et à partir de quand? — sans la génération sainte et bénie de mes martyrs ? Ils vous ont retenus de vous précipiter en Satan bien plus tôt que vos convoitises vous y excitaient. Ils vous invitent encore à vous arrêter et à vous remettre sur le bon chemin en délaissant la mauvaise pente. Ils vous disent des paroles de salut. Ils vous les disent par leurs blessures, par leurs actes de charité, par ce qu'ils ont répliqué aux tyrans, par le souci de leur pudeur, par leur patience, leur pureté, leur foi et leur constance. Ils vous disent qu'une seule science est nécessaire: celle qui provient de la sagesse divine.

Plus sages encore que Salomon, ils préférèrent cette sagesse à tous les trônes et richesses de la terre. Pour l'obtenir et la conserver, ils défièrent persécutions et tortures et embrassèrent la mort pour ne pas la perdre. Ils l'ont aimée plus que la santé et que la beauté; ils ont voulu la prendre comme lumière, car son éclat provient directement de Dieu, et la posséder signifie anticiper pour l'âme la Lumière béatifique du dernier jour. Ils l'ont apprise avec droiture de cœur et, par charité, ils la communiquèrent à leurs ennemis eux-mêmes. Ils n'eurent pas peur d'en être privés en en faisant part aux foules qui en étaient privées: en effet, c'est la Sagesse, vivante en eux, qui les instruisait que " donner, c'est recevoir" et que, plus ils distribuaient les eaux célestes que la Source divine répandait en eux, plus ces eaux augmentaient jusqu'à les remplir comme les calices d'une sainte messe consommée pour le bien du monde par le Prêtre éternel.

Le sage roi énumère les dons de la Sagesse dont l'esprit est intelligent, saint, unique, multiple, subtil... mais toutes ces qualités, mes martyrs les ont possédées. Ils avaient en eux ce que Salomon appelle "un effluve de la puissance de Dieu, une émanation toute pure de la gloire du Tout-Puissant". C'est pourquoi ils reflétaient Dieu comme personne au monde, ils reflétaient Dieu en ses qualités et moi, le Christ-Sauveur, en mon holocauste.

Oh! Comme l'on pourrait mettre sur les lèvres de chaque martyr les mots de Salomon qui proclame avoir aimé et recherché la Sagesse dès sa jeunesse, et l'avoir voulue pour épouse, maîtresse et richesse! Comme vous pouvez bien le penser sans crainte d'erreur, la prière pour obtenir la Sagesse a fleuri sur leurs lèvres, celle-là même qui avait fleuri sur les lèvres de Salomon!

Vous, que la cupidité de la chair a fait reculer dans des ténèbres païennes bien plus profondes que celles auxquelles mes martyrs ont apporté la Lumière, combien vous devriez aimer la sagesse, la désirer, et prier pour qu'elle vous soit accordée comme guide dans vos entreprises individuelles ou collectives! Car alors vous ne seriez plus ce que vous êtes: des maniaques cruels qui vous torturez les uns les autres, perdant ainsi vie et substance - deux choses auxquelles vous tenez -, ainsi que le salut de votre âme - ce à quoi je tiens, moi qui suis mort pour assurer le salut de votre âme .

"C'est par la Sagesse, dit Salomon, qu'ont été rendus droits les sentiers de ceux qui sont sur la terre, ainsi les hommes ont été instruits de ce qui te plaît." Souvenez-vous-en. Sachez que seul votre bien plaît à Dieu, rien d'autre. Par conséquent, si vous le connaissez et suivez cette voie qui lui plaît, vous vous ferez du bien à vous-mêmes, sur la terre comme au ciel. »

5 mars 1944 – Dictée de Jésus sur les martyres

Jésus dit:

« Vous, chrétiens du vingtième siècle, vous prenez les histoires de mes martyrs pour des fables et vous vous dites : "Cela ne peut être vrai ! Comment cela pourrait-il l'être ? Après tout, ils étaient eux aussi des hommes et des femmes ! C'est de la légende !" Eh bien, sachez que ce

n'en est pas une. C'est de l'histoire. Si vous croyez aux vertus civiques des Athéniens, des Spartes ou des Romains de l'Antiquité, si les héroïsmes et les grandeurs des héros civils enthousiasment votre esprit, pourquoi ne voulez-vous pas croire à ces vertus surnaturelles ? Pourquoi ne sentez-vous pas votre esprit s'exalter au récit des grandeurs et des héroïsmes de mes héros et vous inciter à les imiter de façon élevée ?

Après tout, dites-vous, c'étaient des hommes et des femmes. Bien sûr ! C'étaient des hommes et des femmes. Vous dites là une grande vérité et vous vous condamnez sévèrement. C'étaient des hommes et des femmes, or vous êtes des bêtes. De votre ressemblance avec Dieu, de votre filiation de Dieu, vous vous êtes rabaissés au niveau des animaux uniquement guidés par leur instinct et apparentés à Satan.

C'étaient des hommes et des femmes. Ils étaient redevenus "hommes et femmes" au moyen de la grâce, comme l'étaient le premier homme et la première femme au paradis terrestre.

Ne lit-on pas, dans la Genèse, que Dieu fit l'Homme dominateur sur tout ce qui était sur la terre, c'est-à-dire sur tout sauf sur Dieu et ses ministres angéliques ? Ne lit-on pas qu'il fit la Femme pour qu'elle soit la compagne de l'Homme dans la joie et la domination sur tous les êtres vivants ? Ne lit-on pas qu'ils pouvaient manger de tout excepté de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal ? Pourquoi ? Qu'est-ce que sous-entendent les mots "afin qu'il domine", quel est le sens caché de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ? Vous l'êtes-vous jamais demandé, vous qui vous posez des questions sur tant de choses inutiles et n'êtes jamais capables d'interroger votre âme sur les vérités célestes ?

Votre âme vous le dirait, si elle était vivante, elle qui — quand elle est en grâce — est tenue comme une fleur entre les mains de votre ange gardien, et est semblable à une fleur baisée par le soleil et baignée par la rosée de l'Esprit Saint qui la réchauffe et l'illumine, l'irrigue et l'orne de lumières célestes.

Que de vérités votre âme vous dirait si vous saviez converser avec elle, Si vous l'aimiez en voyant en elle celle qui vous fait ressembler à Dieu, qui est Esprit comme votre âme est esprit ! Quelle grande amie vous auriez si vous aimiez votre âme au lieu de la détester jusqu'à la tuer ! Quelle grande et sublime amie vous auriez avec qui parler des choses du ciel, vous qui

êtes si avides de parler et vous détruisez mutuellement par des amitiés qui, si elles ne sont pas indignes (elles le sont parfois) sont toutefois presque toujours inutiles et tournent en un brouhaha vain ou nocif de mots, des mots qui, tous, sont terrestres.

Ne vous ai-je pas dit : "Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui et nous nous ferons une demeure chez lui"? L'âme en grâce possède l'amour et, possédant l'amour, elle possède Dieu, c'est-à-dire le Père qui la garde, le Fils qui l'enseigne et l'Esprit qui l'éclaire. Elle possède par conséquent la Connaissance, la Science et la Sagesse. Elle possède la Lumière.

Pensez donc aux conversations sublimes que votre âme pourrait entretenir avec vous ! Ce sont celles qui ont empli les silences des prisons, des cellules, des ermitages, des chambres des malades saints. Ce sont celles qui ont réconforté les prisonniers en attente du martyre, les cloîtrés à la recherche de la Vérité, les ermites assoiffés de connaître Dieu par anticipation ; ce sont encore celles qui ont encouragé les malades à la patience — mais que dis-je ? — à l'amour de leur croix.

Si vous saviez interroger votre âme, elle vous dirait que la signification véritable, exacte, aussi vaste que la création, du mot "domine" est la suivante : "Afin que l'homme domine sur tout. Sur les trois niveaux qui sont en lui : le niveau inférieur, animal. Le niveau du milieu, moral. Et le niveau supérieur, spirituel. Et afin de les orienter tous trois vers un seul but : 'Posséder Dieu.' " Le posséder en le méritant par cette domination de fer qui assujettit toutes les forces de son être pour les faire servir à cette seule fin : mériter de posséder Dieu.

Elle vous dirait que Dieu avait interdit la connaissance du Bien et du Mal parce qu'il avait déjà prodigué le Bien à ses créatures ; quant au Mal, il ne voulait pas qu'ils le connaissent, car c'est un fruit doux au palais mais, une fois passé dans le sang avec son jus, il suscite une fièvre qui tue et produit une soif ardente, de telle sorte que, plus l'on boit ce jus trompeur, plus l'on a soif.

Vous objecterez : "Alors, pourquoi l'a-t-il mis là ?" Parce que ! Parce que le Mal est une force qui est née toute seule comme certaines maladies monstrueuses dans le corps le plus sain.

Lucifer était un ange, le plus beau des anges. C'était un esprit parfait qui n'était inférieur qu'à Dieu. C'est pourtant dans son être lumineux que naquit une vapeur d'orgueil qu'il ne dissipa pas. Au contraire, il la condensa en la couvant. C'est de cette incubation qu'est né le Mal. Il existait avant que l'homme ne fût. Dieu avait précipité hors du paradis cet Incubateur maudit du Mal, ce contaminateur du paradis. Mais il est demeuré l'éternel Incubateur du Mal et, comme il ne pouvait plus contaminer le paradis, il a contaminé la terre.

Le fruit métaphorique [de l'arbre de la Genèse] tend à démontrer cette Vérité. Dieu avait dit à l'Homme et à la Femme : "Connaissez toutes les lois et tous les mystères de la création. Mais n'essayez pas de m'usurper le droit d'être le Créateur de l'homme. Mon amour qui circulera en vous, suffira à propager la race humaine, sans convoitise des sens, mais par simple frémissement de charité il suscitera les nouveaux Adam de la lignée. Je vous donne tout. Je me réserve uniquement ce mystère de la formation de l'homme."

Satan a voulu enlever à l'homme cette virginité intellectuelle et, par sa langue de serpent, il a flatté, caressé les passions des membres et des yeux d'Eve en y suscitant des réflexes et des sensations intenses qu'ils n'avaient pas avant, car la Malice ne les avait pas encore intoxiqués. Elle "vit". A cette vue, elle voulut faire l'expérience. La chair était éveillée.

Oh ! Si elle avait appelé Dieu ! Si elle avait couru lui dire : "Père! Je suis malade. Le serpent m'a séduite et le trouble est en moi." Le Père l'aurait purifiée et guérie de son souffle ; comme celui-ci lui avait infusé la vie, il pouvait de nouveau lui infuser l'innocence en lui faisant perdre le souvenir du serpent venimeux et en mettant même en elle de la répugnance pour le Serpent, à l'instar de ce qui se produit chez ceux qu'une maladie assaille et qui, une fois guéris, en gardent une répugnance instinctive.

Mais Eve ne va pas vers le Père. Eve revient vers le Serpent. Cette sensation lui est douce. "La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir. Elle prit de son fruit et mangea."

Alors "elle comprit ". Désormais, la malice était descendue lui mordre les entrailles. Elle vit avec un regard neuf et entendit avec des oreilles nouvelles les usages et les voix des mauvais. Et elle les convoita avec une avidité folle. C'est toute seule qu'elle a commencé le péché. Elle le porta à

son terme avec son compagnon. Voilà pourquoi il pèse une plus lourde condamnation sur la femme. C'est par son intermédiaire que l'homme est devenu rebelle à Dieu et qu'il a connu la luxure et la mort. C'est à cause d'elle qu'il n'a plus su dominer ses trois royaumes : de l'esprit, puisqu'il a permis que ce dernier désobéisse à Dieu ; de la morale, puisqu'il a permis à ses passions de l'asservir, de la chair, puisqu'il l'a rabaissée au niveau des lois instinctives des mauvais. "Le Serpent m'a séduite", dit Eve. "C'est la femme qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé", dit Adam.

Depuis lors [Depuis la Chute], la triple cupidité s'est emparée des trois royaumes de l'homme.

Seule la grâce parvient à relâcher l'étreinte de ce monstre impitoyable. Fidèle, elle arrive à étrangler ce monstre et à ne plus rien avoir à craindre de lui. Ni des tyrans internes, à savoir la chair et ses passions ; ni des tyrans externes, à savoir le monde et les puissants de ce monde. Ni des persécutions, ni de la mort. Il en est comme le dit l'apôtre Paul : "Mais je n'attache aucun prix à ma propre vie, pourvu que je mène à bonne fin ma course et le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus: rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu."

Mes martyrs ont tenu à accomplir leur mission et le ministère, qu'ils avaient reçu de moi, de sanctifier le monde et de rendre témoignage à l'Evangile. Ils ne se sont préoccupés de rien d'autre. Eux, ils étaient redevenus des "hommes et des femmes" et non plus des bêtes, par la grâce qui vivait en eux et qu'ils ont défendue plus soigneusement que la pupille de leurs yeux et que la vie qu'ils rejetaient avec une joyeuse promptitude, bien conscients qu'ils rejetaient une dépouille corruptible pour en acquérir une incorruptible d'une valeur infinie. C'est donc en hommes et en femmes, en enfants du Père des cieux, qu'ils vivaient et agissaient. Comme le dit Paul, "argent, or, vêtements, [ils n'en ont] convoité de personne" ; bien au contraire, ils se sont fait dépouiller et se sont volontairement dépouillés de toute richesse, jusque de leur vie, "pour me suivre" sur la terre et au ciel."

[Leurs] mains, ajoute l'Apôtre, ont pourvu à [leurs] besoins et à ceux de [leurs] compagnons", leur ont donné la vie à eux-mêmes et ont amené les autres à la Vie. "C'est en peinant de la sorte [qu'ils sont venus] en aide aux malades" qui souffraient de cette terrible maladie qui consiste à vivre en dehors de la vraie foi; ils se sont prodigués dans ce but, donnant leurs affections, leur sang, leur vie, leurs fatigues, tout. Ils gardaient en mémoire

mes paroles, que je t'ai dites il y a trois jours : "Donner, c'est recevoir, mieux vaut donner que recevoir" (...)